

Jean-François Kahn

M
la maudite

La lettre qui permet de tout dire

Tallandier

Préface

L'écrivain Georges Perec a osé cette « disparition » : retirer une lettre de ce tout qu'est l'alphabet.

Je propose ici l'expérience inverse : affronter un tout à partir d'une seule lettre.

Depuis trente ans, je travaille sur une folie qui devrait prendre la forme d'une « contre-encyclopédie ».

Or, au cours de la réalisation de ce projet, une lettre a pris une importance insoupçonnée. Elle ramassait à elle seule l'essentiel (médias, mensonges, mondialisation, modernité, marché, manichéisme...) de ce qui, au cours de mon existence active, mobilisa ma curiosité, mes réflexions, mes recherches, mes passions, mes investigations, mes colères, mes emballlements et mes rejets.

J'ai donc décidé, pour m'ouvrir les portes d'une totalité, d'utiliser comme clé cette particularité : la lettre *m*. « M la maudite » qui m'a permis de mordre quelques traits. Trop ?

Cet ouvrage est à la fois le concentré des expériences d'une vie (je viens de franchir le cap des quatre-vingts ans) et le reflet de ce kaléidoscope qu'est la vie.

Concentré des expériences d'une vie car ce que j'y ai investi, c'est tout ce que j'ai eu l'occasion d'expérimenter, de connaître, de découvrir, d'apprendre. Tout ce à quoi j'ai été confronté et amené à réfléchir, tout ce qui a été l'objet, de ma part, de quêtes et d'enquêtes, d'attention et d'appréhension, motifs parfois de combats ou d'adhésions, tout ce dont j'ai été témoin et éventuellement acteur. Aussi bien mon vécu d'enseignant, de journaliste (et d'entrepreneur), que mes lectures et mes découvertes, mes pérégrinations à travers les crises et les guerres de notre monde, mes engagements et mes batailles. Mais reflet de ce kaléidoscope qu'est la vie, car celle-ci n'est pas univoque ni confinée. Jamais.

La vie, dans toute la pluralité de ses manifestations, intègre le complexe, le sérieux, le savant et l'approfondi, l'information et le commentaire, le descriptif et le synthétique, le polémique et l'empathique, mais aussi le léger,

le déconnant, le vachard et, je l'admets... des bêtises. Autrement dit, le grave et le drolatique, le pointu, l'arrondi et le dérisoire. Calembours et calembredaines compris.

D'où ce qu'on appelle le « mélange des genres » poussé ici à son paroxysme (on a le droit de détester), l'intégration en un même récit d'éléments qui participent d'ordinaire de mondes totalement étrangers les uns aux autres : Karl Marx et Enrico Macias, Mistinguett et Montesquieu, Mesrine et Mendès France, Messiaen et Merckx, la Vierge Marie et Marie-Antoinette.

Cette approche « contre-encyclopédique » assumée ne tend évidemment pas à un impossible objectivisme, à une neutralité d'apparence : on ne peut lire que ce dont on a soi-même une certaine lecture. J'en conviens : un discours réunificateur court derrière cette absolue diversité.

On s'étonnera peut-être de l'absence de certaines entrées. Ainsi Modigliani, dont la peinture me touche tant cependant, ainsi Mauriac (François), écrivain que je tiens en très haute estime. La raison en est simple : si je n'ai rien à dire d'autre que ce qui a cent fois été dit (ou rien à faire découvrir), je m'abstiens. Comme dans des cas évidemment nombreux où soit je confesse mon ignorance, soit je doute moi-même de la pertinence de mon approche (Musil, Merleau-Ponty). Les vives réactions que susciteront, de toute façon, des deux côtés de notre spectre idéologique, quelques-unes des entrées suffisent à satisfaire mon goût du risque.

On le constatera : cette entreprise ne pouvait prendre sens qu'à la condition de s'émanciper de structures interprétatives congelées ou stratifiées par les différentes sédimentations de la pensée institutionnelle ; de se libérer de visions que l'héritage d'habitudes a figées ; de dire sans se sentir prisonnier du « il faut dire » ; de sortir du carcan de « l'universellement admis » ; de bousculer des cultes quitte à parfois renverser des piédestaux ; de refuser les embaumements au prix, si nécessaire, d'une subversion des mausolées. Mais, en même temps, de ne pas rechigner à assumer le conforme, à endosser l'établi et, à l'occasion, à restaurer l'ancien au détriment du moderne.

Tentative seulement. Quel objectif est jamais totalement atteint ?

J'ai, en conclusion, cherché à faire resurgir des merveilles ou à déterrer des horreurs, à inciter à la réflexion, à des réexamens, à des redécouvertes, à mettre en perspective ou à décrypter, mais aussi, et je l'assume, à distraire et à amuser, à réveiller ou à titiller... la vie comme on l'M !

Jean-François KAHN

M

M LE MAUDIT

Film allemand de Fritz Lang (1931) qui montre comment un monde de petits criminels traque et juge un grand criminel dont les agissements menacent leur ordre établi. Trois ans plus tard, c'est sur les ordres de H le Maudit qu'un monde de grands criminels mobilisant une flopée de petits criminels traqueront et jugeront tout ce qui refuse de se plier à leur ordre établi.

M'AS-TU-VU

À l'origine, hantise d'acteur : « M'as-tu vu dans *Cyrano de Bergerac* ? »

Puis, complexe du paon : tendance à investir tout son être dans son paraître jusqu'à l'y dissoudre... Ou, plus exactement, à dissimuler son être derrière l'exhibition de son paraître : une écharpe rouge, même en été ; une chemise blanche toujours ouverte, même en hiver.

MAASTRICHT

Ville des Pays-Bas. D'Artagnan, dont Alexandre Dumas n'avait pas encore fait la connaissance, y mourut au cours d'un siège. Ce qui, pour certains, était un mauvais signe.

Elle fut traitée de « Maastricht », en insistant sur le « tricht », ce qui résonnait comme « Sigmaringen ». Elle n'en fut pas affectée outre mesure. De ce pacte entre pays européens résultait, en particulier, qu'un déficit excessif et une dette abyssale n'étaient pas convenables. De quoi je me mêle ! Les « souverainistes » hurlèrent au scandale. Ils obtinrent d'ailleurs satisfaction car, pendant plus de vingt ans, on n'en tint aucun compte.

Le traité de Maastricht, auquel la droite radicale et la gauche radicale s'opposèrent de concert (mais aussi de vrais hommes d'État comme Philippe Séguin ou Jean-Pierre Chevènement), donna corps au grand rêve européen en accélérant la dynamique de l'union économique et monétaire, dont l'avènement de la monnaie unique, l'euro, progrès majeur, constitua le couronnement.

Grand rêve ? Mais les « rêveurs », le traité contribua en même temps à les réveiller en définissant des critères de « conformité » qui devaient plus à la stricte orthodoxie financière qu'à l'utopisme hétérodoxe des premiers temps.

Jean Monnet était encore un peu là, mais Victor Hugo, désormais, était loin. Et Jean Jaurès, plus loin encore. On proposait un « mode de », plus qu'un modèle.

Les premières fissures apparurent. La Grande-Bretagne veillait au grain. Sur recommandation américaine, elle s'était ralliée au projet communautaire afin de faire en sorte, de l'intérieur, qu'il ne se réalise qu'à demi. Au pire, qu'il ne se réalise jamais. Quand elle eut peur qu'il se réalisât trop, elle se retira. En attendant, elle avait obtenu que le social n'empiète en rien sur l'économie ; que le diplomatique reste en filigrane, qu'en la matière l'hégémonisme américain ne fut au mieux qu'écorné, que fussent admises des ratifications partielles. C'est-à-dire au rabais. À ses côtés, le Danemark sauta sur l'occasion. On officialisa, en outre, la cohabitation de deux unions au sein de l'Union, celle qui adoptait l'euro et celle qui restait en dehors. Comme si l'Amérique du dollar avait intégré des États à livres sterling et des États à pesos.

Si les objectifs que se fixait, en prime, ce traité historique – la mise en œuvre de politiques étrangères et sécuritaires communes – n'ont pas été réellement atteints, ce fut le prix à payer pour un élargissement continu en forme de fuite en avant, appuyé sur des fondations qui, elles, n'avaient pas été préalablement consolidées. Le plus avant le mieux. Trop d'avions étaient invités à atterrir sur une piste encore en construction. Friable en conséquence. On oublia que les mammouths n'ont pas bien évolué. Que mal étreint qui trop embrasse.

Concrétisation, donc, d'une magnifique utopie en même temps que premiers signes des ébranlements que suscitera sa confrontation au réel.

Une Europe sans langue commune ? Quand l'Allemand Albert le Grand, l'Italien Thomas d'Aquin, le Belge Siger de Brabant et l'Anglais Duns Scot enseignaient à l'université de Paris, cette Europe, uniformément catholique, parlait latin. Peut-on « faire Europe » en sautant par-dessus la lente mais irrésistible concrétion qui a permis de « faire nation » ? Le « souverainisme » a sa cohérence, le « fédéralisme » aussi et plus encore s'il s'agit de se dégager de l'étau des grandes puissances hégémoniques. Mais le « ni l'un ni l'autre » ? Quel ciment idéologique agrège les pierres et les briques de cette Europe-là depuis que la social-démocratie après la démocratie chrétienne – ses deux tuteurs – ont, en se retirant, abandonné au libéralisme version anglo-saxonne le terrain qu'occupait le libéralisme version rhénane, c'est-à-dire abandonné le libéralisme au néo-libéralisme, l'économie sociale de marché à la société asociale de marché ?

Risque, dès lors, que l'Europe apparaisse à la fois comme un non-être et comme un être trop contraignant... que son existence miraculeuse soit minée par le soupçon sans cesse réitéré soit de sa non-existence, soit de sa surexistence. Derrière le refus ou l'impossibilité de construire des États-Unis d'Europe, ce qui pointe, c'est le danger d'évoluer vers une vague confédération des Nations désunies d'Europe.

Ce fut donc un rêve. Cette Europe intégrée, Victor Hugo l'exalta (mais déjà Civilis en l'an 69 de notre ère, le légiste Pierre Dubois sous Philippe le Bel, William Penn en 1695 et aussi Kant, Leibniz, Giuseppe Mazzini, Aristide Briand et le très oublié comte Coudenhove-Kalergi).

Vingt-cinq ans après l'adoption du traité de Maastricht, qui en marqua la seconde naissance, qu'en reste-t-il ?

Un mi-chemin, un entre-deux. Au terme d'une croissance mal contrôlée, la grenouille tout en muscles s'est faite bœuf aux hormones.

Le traité constitutionnel de 2003 – que la Grande-Bretagne « défédéralisa », qu'en France le haut légalisa alors que le bas l'avait rejeté (faute majeure) – rigidifia un processus qui aurait dû rester ouvert, en rendant sa révision presque impossible.

À l'arrivée, aucun compte ne vaut : assez pour exacerber tous les rejets des uns, pas assez pour réenchanter les passions des autres. Trop de « terre à terre » ultra-normatif pour ceux-ci sans le moindre grand souffle supranational pour ceux-là. Parce qu'on a reculé devant le grand saut vers une fédération à douze, on s'est peu à peu dirigé vers la friabilité d'un conglomerat à trente.

Résultat : au sein de l'ensemble paneuropéen, l'europhobe américain Donald Trump peut compter sur au moins cinq ou six « agents », alors que la cause européenne ne dispose d'aucun relais à Washington. On sera très strict sur le calibrage de cageots, mais incapable de parvenir à une position vraiment commune sur la tragédie israélo-palestinienne.

Aucune politique étrangère, sociale, fiscale, effectivement commune et volontariste possible dès lors que toute décision en la matière exige un vote à l'unanimité.

Quand George W. Bush décida de se lancer dans la calamiteuse (aux conséquences quasi apocalyptiques) seconde intervention en Irak, l'Europe aurait pu, en faisant contrepoids, contribuer à éviter le pire. Au lieu de quoi, à l'instigation de l'Angleterre de Tony Blair, l'Espagne d'Aznar, le Portugal de Barroso, la Pologne et quelques autres se comportèrent en supplétifs des États-Unis.

C'est lorsque la famille européenne affronta une nouvelle et puissante vague migratoire que la nécessité d'une réponse communautaire s'imposa de la façon la plus évidente et la plus prégnante. Or, c'est précisément à ce moment-là

qu'un certain nombre de membres de la « communauté », ceux où la part de la population issue de l'immigration était dérisoire, refusèrent de porter leur part du fardeau. On touche mais on ne rend pas. On prend mais on ne donne rien.

Quand Donald Trump, reconnaissant Jérusalem unifiée comme capitale du seul État d'Israël, en violation du consensus international dont l'Europe était partie prenante, saborda la solution des deux États, la plupart des pays de l'Union européenne situés à l'est du continent (Hongrie, Tchéquie, Pologne, Roumanie) cautionnèrent avec zèle cette mise en miettes du droit international.

La Hongrie d'Orbán dans l'Union (sans parler de la Pologne), c'est comme si le Cuba de Fidel Castro était devenu le 51^e État des États-Unis d'Amérique.

Quelle moisson, en fin de compte, recueillent, aujourd'hui, les semeurs d'Europe ?

Des acquis inappréciables (au sens strict du terme), dont une stabilité monétaire qui protégea, au moins, notre pays dans la tourmente, renforcée de la force de frappe dont dispose la Banque européenne. Des avancées fondamentales en matière d'échanges culturels (Erasmus), des « aides structurelles » dont ont largement profité ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, rejettent avec le plus de virulence leur bienfaitrice (ainsi que nos paysans, surtout les plus gros). Mais aussi la montée devenue presque vertigineuse des ultra-nationalismes réactionnaires et xénophobes dont on favorisa la flambée en les qualifiant bêtement de « populistes ». Comme les États-Unis, hier, qui faillirent en mourir, l'Europe a ses nouveaux sudistes qui, en l'occurrence, se situent plutôt à l'Est.

Les eurosceptiques ? Les mêmes qui, sous l'Empire, se posaient en euro-enthousiastes. Les europhobes ? Ceux qui, entre 1940 et 1944, étaient europhiles.

C'est l'Europe démocratique que les uns et les autres, comme hier les staliniens, refusent. C'est l'Europe des peuples dont les ultra-libéraux ne veulent pas.

Faute d'avoir osé porter jusqu'au bout une grande espérance, on a fini par coaguler toutes les petites rancœurs.

Cette Europe qu'un euro-poète avait idéalisée, les eurocrates l'ont désenchântée.

MABLY (Gabriel Bonnot de) (1709-1785)

Philosophe politique français.

Ne serait-ce que parce qu'il refusa d'entrer à l'Académie française, il méritait de passer à la postérité.

Il fit preuve de plus de désintéressement et d'indépendance d'esprit encore quand, occupant le poste prestigieux de chargé de mission diplomatique pour le compte d'un cardinal très influent (lui-même sortait du séminaire), il rompit et renonça à cette fonction juteuse pour protester contre le fait que son protecteur avait imposé la rupture d'un mariage mixte (entre un catholique et une protestante).

Dès lors il se retira de toute vie mondaine, se replia sur la réflexion et l'étude, et, devenu quelque peu misanthrope, finit par prendre en grippe son siècle, sa superficialité et ses mœurs corrompues.

Si on appliquait à Mably les critères contemporains (ceux du journal *Libération* par exemple), il faudrait le ranger dans la case des « réactionnaires » tant il récusait le présent, y compris sa supposée modernité, au nom d'une fascination sans bornes pour l'Antiquité romaine. Sauf que cette posture entretenait chez lui une exécution de la monarchie et l'emmena à préconiser dans son ouvrage phare, *Traité de la législation*, que l'on confiât le pouvoir législatif à une assemblée unique, élue par la nation, au suffrage censitaire cependant, le roi étant réduit à un rôle purement représentatif puisque lui seraient retirés le commandement de l'armée et le contrôle de l'administration des finances.

C'est encore son rejet des principes prévalant, alors, dans les rangs des philosophes des Lumières qui le conduisit à dénoncer les maux provoqués par la passion de la propriété privée et à préconiser, un peu comme Thomas More, le développement de communautés égalitaires.

Mably, parce qu'il se voulait homme du passé, anticipait en réalité des hommes du lendemain. Beaucoup des révolutionnaires de 1793 l'avaient lu.

MABOUL

Givré.

Un peu de folie fait du bien. Un excès de folie rend maboulémique.

MAC

Petit patron vêtu de costards à rayures et chaussé de grolles en croco, partisan d'un capitalisme sauvage dérégulé, sans syndicats ni charges sociales, allergique au fisc, qui s'enrichit grâce aux plus-values que lui procurent les cadences infernales de travailleuses du sexe dont il surveille la productivité et la compétitivité tout en protégeant ses parts de marché. L'ultra-libéralisme dans toute son irréalité !

MCADAM (John Loudon) (1756-1836)

Cet ingénieur écossais, ne supportant pas la nudité des routes, leur fit revêtir un habillage, une sorte de kilt constitué de pierres cassées. Comme on

a donné son nom à cette pudique intention (le macadam), depuis on roule dessus. Pauvre homme !

McCARTHY (Joseph) (maccarthysme) (1908-1957)

En fait, ce qu'on a fini par baptiser de son nom fut antérieur aux agissements de l'homme qui l'incarna, le sénateur républicain du Wisconsin. McCarthy sévit à partir de 1950. Or, c'est en 1947, à la suite de la rupture de l'alliance antifasciste avec l'Union soviétique, qu'une « commission des activités anti-américaines », chargée de débusquer d'éventuels agents communistes infiltrés dans l'administration, fut créée au Sénat et commença à enquêter dans les milieux de l'université, du cinéma et de la recherche scientifique, au sein desquels le tout petit parti communiste avait effectivement conquis quelques positions. Ainsi, une première liste de dix suspects travaillant à Hollywood (dont Dalton Trumbo) fut dressée.

Mais, en février 1950, McCarthy, placé à la tête de la commission sénatoriale, se lance dans une campagne effrénée de dénonciation d'un complot communiste ourdi par « des ennemis de l'intérieur » qui rencontre un tel écho dans l'opinion, et dope à ce point sa popularité, que, comme grisé, il ne cesse d'en rajouter.

Pourquoi la campagne maccarthyste rencontre-t-elle un tel écho ? Parce qu'elle se développe sur un terrain psychologique objectivement favorable. C'est le camp communiste, en effet, dirigé *de facto* par Staline, qui a pris l'initiative de relancer la confrontation avec l'Occident en multipliant les offensives, au début victorieuses, qui ont provoqué une véritable panique à Washington : prise de pouvoir en Europe centrale par des partis soviétisés très minoritaires (sauf en Tchécoslovaquie) et instauration de dictatures appelées « démocraties populaires », blocus de Berlin, annonce de la possession par l'Union soviétique de la bombe atomique, obtenue en partie grâce à l'efficacité des réseaux d'espionnage implantés aux États-Unis et en Grande-Bretagne, basculement de la Chine dans le maoïsme, invasion de la Corée du Sud par la Corée du Nord, début de la révolution communiste au Vietnam.

Au même titre, au fond, que l'encerclement de la jeune Union soviétique par des pouvoirs « bourgeois » favorisa l'instauration d'un pouvoir stalinien à Moscou, l'agressivité stalinienne, bousculant l'Amérique jusque dans ses chasses gardées, favorisa la montée et l'exacerbation du populisme maccarthyste.

En 1950, donc, bien que le président démocrate Truman ait affirmé que « dans un pays libre on punit les gens pour leurs crimes, pas pour leurs opinions », le Congrès passa outre et vota une loi interdisant aux communistes l'accès aux emplois publics.

C'est alors que la campagne, *a priori* défensive, portée par un McCarthy de plus en plus déchaîné et qui cherche, en fait, à atteindre l'aile libérale du parti démocrate très implantée dans les milieux artistiques et intellectuels (il a même traité le président Truman d'« enfant de salaud »), prend une allure ouvertement inquisitoriale. On en appelle à la délation généralisée, on force les aveux des hérétiques, on procède à la néantisation des relaps. Tous ceux qui sentent le fagot sont sommés, pour se disculper, de donner des noms : Elia Kazan, Larry Parks s'y résolvent. On excommunie, on ostracise, on proscriit, on ruine des carrières et des réputations. On dresse des listes noires. Joseph Losey, Charlie Chaplin, John Berry, Jules Dassin choisissent l'exil. L'admirable film *Le Sel de la terre*, d'Herbert J. Biderman, consacré à une grève, est interdit. Près de 12 000 fonctionnaires fédéraux sont révoqués, d'autres préfèrent démissionner, les époux Rosenberg, accusés d'avoir livré aux soviétiques des secrets atomiques (ce qui, sans doute, était vrai), sont condamnés à mort et exécutés. McCarthy est à son zénith.

Mais tout va rapidement se retourner : un président républicain, Eisenhower, remplace Truman. Staline meurt. Un début de dégel s'esquisse. La guerre de Corée prend fin. L'écrivain Arthur Miller ose dénoncer, dans *Les Sorcières de Salem*, ce qui s'apparente à une chasse aux sorcières moyenâgeuse.

Loin d'en tenir compte, McCarthy, un Trump de sous-préfecture, que son propre pouvoir enivre, devenu à moitié fou, en remet sans cesse une louche et commence à s'en prendre à certains milieux militaires. Le Sénat constitue, alors, une commission d'enquête chargée d'examiner les agissements du patron de la commission d'enquête. En décembre 1954, il est désavoué massivement par une majorité de 67 voix contre 22. Sa popularité s'effondre. Lui-même part en vrille et disparaît au milieu du mépris général. Le maccarthysme est alors devenu l'archétype de la persécution obscurantiste.

Une nuance cependant : outre que le système américain trouve en lui-même la correction de sa dérive, une forme de maccarthysme, traque inquisitoriale des hérétiques, rebaptisés « déviationnistes », sévissait au même moment au sein du monde communiste. Elle ne conduisait pas à l'ostracisme ou à l'exil mais au peloton d'exécution.

Le maccarthysme fut-il assimilable à un fascisme américain ? Peut-être, mais à condition de préciser qu'il se brisa contre le rempart de la démocratie. À un stalinisme de droite ? Non ! Parce qu'il était l'instrument d'une aventure personnelle surfant sur la mobilisation de « passions » et de « fantasmes », sans se soucier de l'instauration et de la préservation d'un dogme. Inquisition sans orthodoxie, donc sans Église, avec des bûchers auxquels on n'allait pas jusqu'à mettre le feu.

Ce qui l'alimenta, c'est la hantise du danger que représentait un communisme ayant pris la forme stalinienne. On sait que la hantise légitime du danger que représenta, par exemple, le lepénisme a pu aussi générer un maccarthysme de gauche avec listes noires. Il suffisait que le Front national cite, à des fins tactiques, les travaux d'un intellectuel pour que ce dernier sente le soufre et soit disqualifié.

À l'inverse, l'exploitation des angoisses générées par l'ampleur des flux migratoires jette les bases d'une résurgence d'un « maccarthysme » réactionnaire à droite.

Ce maccarthysme encourage une délation inquisitoriale : Balancetonrouge !, Balancetonporc !

McDo

Chaîne. Qui traîne un boulet.

Symbole de la malbouffe américano-impérialisto-hégémonique qui permettait de se colmater l'estomac et celui de sa marmaille pour pas cher. Le même plat bon marché pour tous : même le maoïsme n'y était pas parvenu.

Depuis qu'on trouve des hamburgers partout, même à la langouste et au caviar, ne se distingue plus que par son décor de hall de clinique et l'exploitation plus performante, c'est-à-dire plus implacable, de son personnel.

Notons que pour placer un steak haché polonais entre deux morceaux de pain, nul besoin de se couvrir le chef d'une toque de chef.

MC LUHAN (Herbert Marshall) (1911-1980)

Mage de la médiologie. « Le message, théorise-t-il, c'est le média. » En fonction de quoi *Le Tartuffe* à la télévision, l'important ce n'est pas Molière, c'est la télévision. Ou, plutôt, diffusé par la télévision, présenté par Laurent Ruquier, ça devient *Le Tartuffe* de Ruquier.

MAC MAHON (Patrice de, duc de Magenta) (1808-1893)

Maréchal de France et président de la pas encore officiellement République.

Si Mac Mahon a son avenue, on s'étonne que Nivelles ou Gamelin n'aient pas obtenu un boulevard. Nul plus que ce légitimiste à tous crins n'incarna, en effet, une telle succession d'échecs.

Cela, certes, avait commencé sur des chapeaux de roue, puisqu'il fut préposé à casser de l'Arabe à l'occasion de la conquête de l'Algérie (encore qu'il songeât à démissionner de l'armée à la suite du renversement de Charles X et de l'avènement de Louis-Philippe). Mais le coup d'État de Napoléon III le remit en selle. C'est sous ses ordres que le général Bosquet, pendant l'absurde et épouvantable guerre de Crimée, en 1855, s'empara de la tour de

Malakoff qui défendait Sébastopol, laissant la bagatelle de 8 600 tués sur le terrain. Comme on lui conseillait de se retirer du terrain présumé miné, Mac Mahon répondit (et, surtout, fit répandre qu'il avait « répondu ») : « J'y suis, j'y reste ! »

Cela devint un *must*. La propagande impériale décida de le transformer en « mot historique », comme « Ralliez-vous à mon panache blanc ». Et lui valut immédiatement la Légion d'honneur. Ses exploits s'arrêtèrent là. En 1859, à la bataille de Magenta, à la tête du 2^e corps, il fut chargé d'attaquer l'aile droite autrichienne, mais s'y prit comme un manche et fut bloqué. Si bien que, par sa faute, Napoléon III (anticipation de ce qui lui arrivera onze ans plus tard) faillit être fait prisonnier avec tout son état-major. Mais, comme la bataille fut finalement gagnée, en grande partie grâce aux Piémontais, Mac Mahon fut illico promu maréchal et duc. Du coup, en 1870, contre la Prusse, on lui confia le commandement du 1^{er} corps d'armée. Catastrophe : le 4 août, il est défait à Wissembourg, puis, le 6 août, de nouveau écrabouillé à Frœschwiller-Woerth. Il ne parvient à ramener à Châlons qu'une partie de son armée.

Là, Napoléon III, qui décidément l'a à la bonne, lui confie une nouvelle armée qu'il conduit à un nouveau désastre. Chargé de dégager Metz (que son ami Bazaine finira par livrer à l'ennemi), il se fait étriller à Sedan et tombe (comme l'Empereur) entre les mains des Prussiens. Trois défaites d'affilée, des carrières ont été ruinées pour moins que cela. Sous la Révolution, des généraux avaient été envoyés à la guillotine parce qu'ils n'avaient pas su exploiter une victoire.

Mac Mahon, lui, aussitôt libéré, fut recyclé : on le chargea, à la tête de l'armée versaillaise, d'écraser la Commune, c'est-à-dire un rassemblement de civils armés. Il ne fit pas de quartier : plus d'insurgés tués, la plupart après la fin des combats, qu'à Alep. La majorité réactionnaire de l'Assemblée lui en sut gré. Comme elle entendait promouvoir à la tête de l'État un homme sur lequel elle pouvait compter pour restaurer la monarchie, elle en fit un président de la République chargé de liquider la république. Message reçu : aussitôt élu, dans une adresse aux députés, il annonça sa volonté de « rétablir l'ordre moral ». Le problème, c'est que le prétendant, le comte de Chambord, un crétin obtus, n'avait nullement envie de connaître le sort de Louis XVI, de Charles X et de Louis-Philippe et, pour se défausser, proclama qu'il n'accepterait – chochette – de monter sur le trône que si on renonçait au drapeau tricolore en faveur du drapeau blanc. C'est un peu comme si de Gaulle, en 1958, avait exigé que tous les crucifix soient remplacés par des croix de Lorraine ! Mac Mahon, comme tout ce qui est provisoire, fut donc conservé. Et, pour faire plaisir à ceux qui, bizarrement, s'étaient fait un drapeau d'un

général vaincu (et qui remirent ça en 1940), il mena une politique si cléricale et si réac (on n'avait jamais organisé autant de processions expiatoires), que les républicains, qui n'osaient même pas espérer un tel coup de main, ressuscitèrent et remportèrent haut la main les élections de février 1876. Un échec supplémentaire.

Il fallut, de mauvaise grâce, leur confier le gouvernement. Lequel ne fit pas long feu. On imagine mal Montebourg Premier ministre de Marion Maréchal-Le Pen. Donc, le 16 mai 1877, après seize mois de cohabitation conflictuelle, le laïcisme des républicains révoltant un Mac Mahon bigot, celui-ci nomma à la tête du ministère un monarchiste pur et dur.

Et, comme la forte majorité républicaine de la Chambre protestait, il prononça la dissolution de cette assemblée. Puis, pour forcer la défaite électorale de la gauche, il se lança dans une campagne effrénée, mobilisant l'Église, l'armée, l'administration, les médias officiels et, d'une façon générale, tout l'appareil de l'État. Il y avait les bons candidats, bénis du ciel, et ceux du Diable. Or, cette nouvelle bataille, bien qu'il bénéficiât de forces supérieures, comme les autres, il la perdit. 318 républicains furent élus contre 208 légitimistes orléanistes et bonapartistes. Il tenta encore de résister. D'imposer à la tête du gouvernement un vieux général de ses amis. Bide supplémentaire. Il dut donc se soumettre, accepter le régime, d'autant que les républicains, en 1879, raflèrent également le Sénat, où Victor Hugo menait la charge. Quand la nouvelle majorité imposa que soient mis à la retraite dix commandants de corps d'armée qu'on soupçonnait de concocter un coup d'État, il démissionna. Se démit plutôt que de se soumettre, selon la formule de Gambetta (avenue contre avenue). Et le républicain Jules Grévy le remplaça illico.

Ce n'est qu'alors que Mac Mahon mit les pouces. Au moins ne peut-on pas le qualifier d'opportuniste : il avait des convictions, il s'y tint jusqu'au bout. En violation, certes, des principes démocratiques, mais il n'avait jamais prétendu être démocrate. Ni même libéral. C'était un esprit droit, mais congelé. Rétif au processus darwinien d'évolution, il ne fut jamais l'objet de la moindre mutation intellectuelle qui eût permis que fût sélectionnée, chez lui, une adaptation efficiente aux changements de son environnement. Sa tête était aussi inversement proportionnelle à sa surface sociale que celle des diplodocus à leur énormité corporelle.

Son sens des formules fit fureur. Ainsi, inaugurant un nouveau pont, il se félicita de ce qu'il relie, ce qui est assez fréquent chez les ponts, une rive à l'autre rive... « Et *vice versa* », ajouta-t-il.

À propos d'une connaissance dont on lui annonçait qu'elle avait contracté une fièvre typhoïde, il eut ce mot charmant : « C'est grave. On en meurt ou on devient fou. Je le sais, je l'ai eue. » Surtout, on lui doit cette saillie

sublime : passant une troupe en revue, il s'avança vers un soldat noir dont on lui avait signalé la présence et lui lança : « C'est vous, le nègre ? C'est bien, mon ami, continuez ! »

La gauche, depuis Bonaparte, se méfie des généraux vainqueurs. La droite, comme pour se rassurer, admire et promeut les généraux vaincus.

MAC ORLAN (Pierre Dumarchey, dit Pierre) (1882-1970)

Écrivain français.

Il a fait l'éloge des aventuriers qui vivent leurs aventures en pantoufles, ce qui est plus téméraire qu'on le croit. Jugement d'expert. Car Dumarchey, devenu Mac Orlan, a construit une œuvre prolifique comme les algues et forte comme leur odeur, dont le chef-d'œuvre n'était autre que lui-même qui s'était inventé un passé, une vie, une posture, un personnage, une allure et une tronche.

Il avait voyagé, certes, au sortir de sa jeunesse, au temps de ses pulsions anarchisantes, mais très vite, il se confectionna un exotisme de proximité, pour ne pas dire intérieur, dont son imaginaire incandescent démultiplia le pittoresque : bars à matelots jaillis des crachins délavés au milieu d'un port émergeant de nulle part, filles froides dans les hôtels tièdes de quartiers chauds, esthétique des marginalités perdues dans les brouillards, bordées bordéliques le long des quais de sable de Sidi Bel Abbès où seuls les cols durs n'étaient pas légion. Romantisme du mal famé, du mal fané.

Et, finalement, renvoi à la relativité des choses, une œuvre romanesque et poétique fournie, dont ne reste qu'un très vague écho, mais une gueule de baroudeur ravagée, surmontée d'un béret écossais à pompon, quelques films inspirés de ses obsessions (*La Bandera*, *Quai des brumes*). Et, surtout, des chansons interprétées par Germaine Montero, Monique Morelli, Catherine Sauvage, mises en musique par Léo Ferré ou Marceau, qui, lorsqu'on les a entendues, ne se désagrippent pas de la mémoire :

Un rat est venu dans ma chambre
Il a rongé la souricière
Il a arrêté la pendule
Et renversé le pot à bière.
Je l'ai pris entre mes bras blancs
Il était chaud comme un enfant...

Et cette merveille, *La Chanson de Margaret* :

Mon premier baiser sur les chevaux d'bois.

MACSHANE (Denis)

Député travailliste britannique représentant l'aile néo-libérale du blairisme. Francophone, il était obsédé par l'idée que la gauche française, pour devenir « moderne », devait se transformer en une droite modérée. Ce qu'elle fit, et elle en mourut. Cette opinion, mille fois ressassée, fit du sieur MacShane une véritable star des médias français qui lui étaient infiniment reconnaissants de dire ce qu'ils pensaient eux-mêmes. Du moins leurs éditorialistes.

Que l'idéologie blairiste se soit soldée par une méga-faillite politique ne changea strictement rien au rôle éminent que joua, en France, notre homme, qui tendait aux maîtres de la « pensée juste » un miroir britannique qui reflétait leurs propres préjugés.

MACABRE

Vous tombez sur un cadavre. Si c'est en temps de paix, et seulement dans ce cas-là, on dit que c'est une « macabre découverte ». Autrement dit, ce n'est pas le cadavre qui est macabre, c'est la découverte.

MACABRE (danse)

La moins gaie des danses. Une contredanse en quelque sorte. Encore que ce soit la seule occasion offerte aux défunts de se remémorer leurs anciens bals du samedi soir et autres surprises-parties en tricotant des tibias et en tentant d'obtenir de leurs partenaires, dont ils enlacent le squelette, un baiser... de la mort.

MACAIRE (Robert)

Personnage d'un célèbre mélodrame, *L'Auberge des Adrets*, datant de 1823, joué par l'acteur culte Frédérick Lemaître. Fit les beaux soirs du boulevard du Crime. Œuvre oubliée mais prémonitoire, car ce Robert Macaire, filou de haut vol qui ne cessait de changer d'identité, un jour banquier, un autre journaliste ou politicien (ou vendeur de boissons fortes), et dont Daumier, dans une série de lithographies, a fait un archétype, n'était autre que l'anticipation de... Charles Pasqua.

MACAO

Ex-enclave portugaise sur la côte chinoise, en face de Hong Kong, casino géant où l'on ne joue pas seulement au nain jaune.

MACARON

Le summum de l'inventivité polémique et de l'intelligence pamphlétaire, à en croire les réseaux sociaux, c'est de surnommer Emmanuel Macron « macaron » !

La verve, à ce niveau, c'est du gâteau.

MACARONI

Dans la famille des pâtes, c'est un tube. Italien comme '*O sole mio*.

Une petite xénophobie ordinaire nous incite à surnommer les Italiens les « macaronis ». C'est comme si les Italiens avaient, en se bouchant le nez, surnommé les Français les « camemberts » !

MACBETH

Il monta sur le trône d'Écosse en 1040 après avoir assassiné son prédécesseur et protecteur le roi Duncan I^{er}. Après un assez long règne, il fut finalement renversé et tué à l'issue d'une révolte menée par le fils de Duncan.

On ne sait jamais : Emmanuel Macron devrait se méfier des fils de François Hollande. Encore que, contrairement à Macbeth, lui, même quand la forêt des pancartes revendicatives avancent vers lui, n'a apparemment pas de remords. Lady Macron non plus.

MACDONALD (James Ramsay) (1866-1937)

Il représenta l'archétype du social-démocrate moderne, d'abord pour le meilleur, ensuite pour le pire. Et anticipa, avec près d'un siècle d'avance, toutes les crises de cette mouvance : un réformisme victorieux qui, *in fine*, se dissout dans la trahison.

Il était le fils naturel d'une fille de ferme. Sa jeunesse très pauvre (bien qu'il épousât finalement une femme riche) l'amena au socialisme, qu'il concevait moins comme un parti de lutte de classe que comme un moment quasi inéluctable, au sens darwinien du terme, du progrès de l'espèce humaine. François Hollande n'aurait pas été dépaycé par sa conception « gradualiste » d'un socialisme de compromis et de conciliations.

Cette modération lui permit de faire élire, dès 1906, 29 députés du jeune parti travailliste qu'il avait contribué, six ans plus tôt, à fonder. En 1918, cependant, il est battu aux élections et sa carrière semble s'être fracassée sur la guerre. Par horreur du militarisme, il s'y oppose, en effet, et plaide en faveur d'une paix de compromis, ce qui lui vaut des attaques virulentes tendant à le décrire en antipatriote, en défaitiste et en germanophile. Il songe, un temps, à se retirer, mais, réélu en 1922 (par les mineurs du pays de Galles), il reprend la tête du parti travailliste, parvient à envoyer à la Chambre des communes

191 députés et accepte, en janvier 1924, de former – moment historique – le premier gouvernement travailliste, c'est-à-dire social-démocrate, de l'Histoire, soutenu par les libéraux. Il ne reste que quelques mois au pouvoir (il dissout la Chambre et perd les élections), mais, malgré son anticommunisme foncier, reconnaît l'Union soviétique. En 1929, il redevient chef du gouvernement, le parti travailliste ayant définitivement supplanté le parti libéral. Il esquisse alors quelques réformes sociales, en faveur des chômeurs ou du logement populaire, mais est rattrapé, dès 1931, par la grande crise. Comment réagir ? Deux lignes s'affirment au sein de son parti : les mêmes que celles qui écartèleront le parti socialiste français entre 2014 et 2016 : se résoudre à mener une politique orthodoxe d'austérité ou, considérant la crise comme celle d'une certaine forme de capitalisme, anticiper, sous l'influence des idées de Keynes, ce que sera le New Deal rooseveltien ? Il choisit la première solution. D'où la scission au sein du parti, qui le met en minorité. Au lieu de se retirer, il décide de former un nouveau gouvernement sans l'aile gauche travailliste, mais en coalition avec les conservateurs et les libéraux. Le rêve de Manuel Valls. Ce gouvernement prend la décision d'abandonner l'étalon-or et le libre-échange, mais, surtout, adopte en matière économique et sociale une ligne ouvertement droitiste. En 1933, il abandonne la direction du gouvernement aux conservateurs, et n'hésite pas, comme l'avaient fait en France Aristide Briand ou Alexandre Millerand avec le « bloc national », à mener campagne contre le parti qu'il avait contribué à fonder.

Première expérience sociale-démocrate au pouvoir, donc, et premier cas de changement de camp flagrant. Un signe du destin ?

MACÉDOINE

Territoire balkanique d'où partit Alexandre le Grand pour sa grande aventure. Après sa mort, sa succession déboucha sur un mélange très conflictuel d'une large diversité de grosses légumes.

MACÉRÉ

L'idée selon laquelle on s'imprègne de ce dans quoi on est plongé est discutable.

Beaucoup d'anticléricaux avaient macéré dans la religion. Beaucoup de gauchistes macérèrent dans le capitalisme. Notons qu'à la chute de l'Union soviétique, se manifestèrent, en revanche, parmi ceux qui y avaient macéré, peu de gauchistes et d'anticléricaux.

MACH (Ernst) (1838-1916)

Physicien et philosophe autrichien qui tenta de réconcilier les aspirations socialistes et la démarche « critique » d'Emmanuel Kant. Il ne niait pas l'existence du monde extérieur, comme on l'en a accusé, mais montra que sa réalité pour un individu se réduisait, en grande partie, à son impact sur sa conscience. Dans la réalité vécue, la substance importe moins que la sensation qu'on en a. Pris à partie, avec une violence inouïe et intellectuellement terroriste, par Lénine dans *Matérialisme et Empirio-criticisme*, Mach fut, pour cette raison, comme expulsé de son propre héritage intellectuel.

Heureusement pour lui, en matière aérodynamique, il a appréhendé et défini les ondes de choc qui résultent du dépassement du mur du son. D'où le fait, que, même si son apport philosophique, pourtant essentiel, a été oublié, on a donné son nom à un nombre qui exprime la vitesse des avions par rapport à celle du son. C'est comme si l'évocation du nom de Pascal ne renvoyait qu'au principe de la brouette.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Baptiste de) (1701-1794)

Contrôleur général des finances en 1745, donc sous Louis XV.

Il eut deux obsessions, la première qui enflammerait aujourd'hui la gauche : réduire les déficits publics. La seconde, qui dérangerait beaucoup aujourd'hui encore la droite : pour y arriver, il met aussi à contribution les privilégiés.

Donc, au nom de la justice fiscale, il institue la taxe du « vingtième », prélèvement de 5 % sur tous les revenus (certains en rêveraient !).

Hurllements des nobles et du clergé, qui ne payaient rien. Les hiérarques de l'Église se déchaînèrent et en appelèrent à Dieu. Ils furent finalement exemptés. Puis les aristocrates montèrent au créneau. Ils rallièrent Mme de Pompadour. Le roi lâcha son ministre, qui fut écarté et disgracié.

La Révolution salua-t-elle sa tentative ? Non : il mourut en prison sous la Terreur.

Il existe aujourd'hui un impôt qui frappe tous les revenus sans exception, la CSG. Et lui aussi mobilise tout le monde contre lui.

MÂCHER

Permet de mieux avaler. Israël mâche la Cisjordanie.

MACHETTE

Relativise le concept d'universalité des rapports de cause à effet.

Dans la jungle une machette est plus efficace et donc plus utile qu'une kalachnikov. Qu'une bombe H aussi. D'ailleurs, dès lors que deux pays uti-

liserait la bombe H, le gagnant sera celui qui pourra finir le travail à la machette.

MACHIAVEL (Niccolò Machiavelli) (1469-1527)

Homme politique, écrivain et philosophe italien.

Vladimir Poutine a-t-il lu Machiavel ? De toute façon, même si la réponse était non, il l'a réinventé – car peu de princes, concourant dans la catégorie des co-maîtres du monde auront, depuis Richelieu, paru à ce point avoir assimilé ses enseignements.

Encore convient-il de s'entendre sur le machiavélisme de Machiavel. Il serait aussi fallacieux de déconnecter l'homme du concept que de l'y réduire. Machiavel est machiavélien, il n'est pas machiavélique.

Le machiavélisme, tel qu'on l'entend désormais, implique que le recours aux moyens les plus vicieusement contournés est licite pour parvenir à des fins qui ne se donnent pas clairement comme telles. Le caractère vicieux des moyens et leur amoralité anticipent en quelque sorte le vice et l'amoralité des fins. Or, c'est dans le but assumé de tendre à une finalité, à ses yeux salvatrice, et vertueuse en cela, que Machiavel, qui a été aux affaires dans une Florence en proie à tous les soubresauts, constate, expérience à l'appui, que, vertueux, les moyens pour y parvenir ne sauraient s'imposer de l'être, ou de le rester. Donc, ce à quoi on tend doit être comme déconnecté de la façon d'y tendre.

Ce constat dérangeant, il l'explique de façon on ne peut plus transparente : « Un homme qui veut être bon, toujours bon, court à sa perte au milieu de tant d'hommes qui ne le sont pas. » La méchanceté tue l'autre, mais l'excès de bonté tue soi. Et, plus froidement encore (car c'est l'extrême froideur, l'objectivisme clinique, et non le vice, qui caractérisent le machiavélisme) : « Dans l'absolu, écrit-il, il faudrait tenir sa parole, vivre avec droiture. Toutefois on constate de nos jours [et que dire des jours suivants...] que les princes qui ont fait de grandes choses, n'ont, de leur parole, tenu aucun compte, ont su, par ruse, manœuvrer la cervelle des gens et, de cette façon, ont, en fin de compte, dominé ceux qui se sont fondés sur la loyauté. »

Ce qui rend le machiavélisme non radicalement machiavélique, c'est l'incidence : « Ces princes ont fait de grandes choses. » Ce qui signifie qu'ils eussent été de franches crapules si leurs pratiques n'avaient servi qu'à en réaliser de médiocres.

Machiavel n'avait cessé de plaider, lorsqu'il était conseiller du prince (en fait ministre de la République), en faveur d'une alliance de Florence avec la France, dont il admirait le souverainisme gallican et centralisateur. Il ne lui avait donc pas échappé que Louis XI n'était parvenu à asseoir la raison

d'État qu'en accumulant les ruses, les coups en douce, les trahisons et les faux serments. D'où le fil conducteur de l'ouvrage fameux – *Le Prince* – qui vaudra à son auteur une mise à l'index par le Vatican : l'acceptation d'une part de mal, d'une part éventuellement choquante de mal, constitue, le plus souvent, la seule façon de favoriser une avancée du meilleur. Donc, nécessité d'affranchir la politique de toute prétention morale et de tout impératif religieux. Mieux, ou pire : l'image que l'on donne participe du pouvoir que l'on détient, mais les effets d'une image de prince libéral et clément ne sont tangibles et efficaces que si le prince en question, qui s'en prévaut, reste toujours disposé à se dispenser de tout libéralisme et de toute clémence. Le peuple, certes, « ne supporte pas qu'on le gouverne le couteau à la main », mais on ne saurait pour autant s'interdire de garder le couteau à portée de main.

Ce peuple, il est vain de chercher à le rendre heureux. Il sera, de toute manière, plus sensible à ce qui lui manque qu'à ce qu'il a obtenu (François Mitterrand, après un an d'avancées sociales exceptionnelles, en 1982, perdit toutes les élections partielles). Cependant, tout pouvoir serait fragile s'il se fondait sur une classe en laissant une autre, en marge, cultiver son hostilité (François Fillon n'avait pas lu Machiavel). Ce qui induit, non d'effacer des inégalités structurantes, mais de ne pas les laisser se creuser. Il ne s'agit ni de flatter ni de comprimer le peuple, mais de composer avec la violence qui lui est inhérente pour faire émerger, sinon surgir, un ordre nouveau. Un ordre qui, même s'il est instauré au nom du bien commun, du bien public, ne représentera pas, ne doit pas représenter le bien en soi, car il n'existe pas de société parfaite, idéale (rupture en ce sens avec l'utopie platonicienne) et, si on peut faire advenir le moins injuste, on ne réalisera jamais, pour autant, pleinement le juste. Il ne faut donc pas y tendre.

Intuition formidable jugée à la lumière des événements terribles qui marqueront notre XX^e siècle. Machiavel, confronté à deux révolutions florentines, et même à l'expérience radicale mystico-intégristo-bolchevique de Savonarole (révolution dans la révolution), avait d'ailleurs, bien avant de rédiger *Le Prince*, mis en garde contre ceux qu'il appelait « les prophètes désarmés », ces porteurs de rêves qui s'investissent dans la politique sans moyens de la dominer. Ceux qui ambitionnent, comme Savonarole, et beaucoup d'autres après lui, de « changer le monde », lequel changera moins qu'il ne brisera leurs ambitions.

Extrême modernité, dira-t-on. Ainsi, cette interrogation implicite : que vaut-il mieux, tuer au nom d'une religion d'amour, ou, quand la raison d'État exige de tuer pour éviter le pire, s'émanciper de la religion d'amour ? Instaurer une Inquisition qui allume les bûchers tout en psalmodiant « Aimez-vous les uns les autres » ? Ou admettre que, pour conforter un État de droit protec-

teur que menacent des dynamiteurs d'un tel État, il ne faut pas commencer par les aimer ?

La violence ne peut puiser que dans son emploi la possibilité de son dépassement ; violence dont la nécessité ne cesse d'interroger l'utilité ; ce qui conduit Machiavel à préconiser la compression, la réduction tendancielle de la violence par l'acceptation de son exacerbation ponctuelle ou partielle. Ce que les communistes léninistes n'auraient pas fondamentalement récusé. Éternel dilemme : sans l'utilisation d'une certaine violence, voire d'une violence certaine, comment mettre les communautés dont on a la charge à l'abri des agressions et subversions qui visent à exacerber les violences que toute société porte en elle ?

L'auteur du *Prince* ira jusqu'à recommander, pour éviter les guerres civiles, que soient éliminées les familles des princes renversés. Pour rendre impossible une violence conséquente, user de la violence pour étouffer dans l'œuf sa cause.

Les révolutionnaires français de 1793, qui guillotineront le roi, et les bolcheviques russes, qui extermineront la famille du tsar, s'en souviendront.

Machiavel donne lui-même cet exemple, terrifiant en vérité : César Borgia ayant envoyé un très expéditif *condottiere* réprimer, dans le sang, une révolte populaire, il constata que, si l'ordre avait été rétabli, l'excès même de la répression n'avait pas permis de rétablir la paix. Il fit donc mettre à mort son homme de main et exposer en public son cadavre coupé en deux, corrigeant ainsi par la violence les effets désastreux d'une violence, plaquant sur celle qui avait permis de rétablir l'ordre celle qui était censée restaurer la paix. Staline, lui, fera exécuter à deux reprises ceux à qui il avait confié la mise en œuvre de la terreur.

Dans le sens de cette « modernité », Machiavel va plus loin en suggérant qu'en matière d'action politique, y compris dans l'intérêt du bien commun, le paraître est une composante de l'être, au point qu'il peut s'avérer efficient qu'il se substitue à lui. Le prince doit passer pour libéral, ce qui ne signifie nullement qu'il lui faut se soumettre nécessairement à une pratique confortant cette apparence. Non pas se comporter par principe de façon clément, mais tout faire pour se donner une image de prince clément.

Extrême modernité donc ? Ce qui nourrit, en réalité, toute la réflexion de Machiavel, c'est ce dont il est témoin, ici et maintenant : « ici », la Florence en butte à de continuelles insurrections, changements de régime, bannissements, confiscations, persécutions ; « ici » encore, l'Italie divisée façon puzzle en une multitude de petits territoires que se disputent des mini-potentats égocentriques ; et « maintenant », un temps qui voit les grandes puissances s'inviter militairement dans la péninsule. Ce qui le nourrit, c'est la confronta-

tion entre ce capharnaüm instable et insécurisé et la Rome ancienne qui était parvenue, elle, à surmonter ses contradictions sociales en les intégrant, à se renforcer de ses turbulences, et dont l'exemplarité le fascine. Le passé, un lointain passé, pèse de tout son poids sur son appréhension du présent. C'est en relisant et en analysant systématiquement l'*Histoire romaine* de Tite-Live qu'il conçoit *Le Prince*. Comme Mably, sa modernité posthume découle d'une aspiration à refonder « l'actuel » sur une remise en mouvement du révolu.

Car Machiavel n'est pas un idéologue qui projette sur l'avenir une vision, c'est un praticien qui, pragmatique, extrait une vision (ou une conviction) de la confrontation entre une réalité livresque et une réalité vécue. Ou subie. C'est une nostalgie d'un hier, ou plutôt d'un avant-hier, en grande partie fantasmé, qui lui fait percevoir des lendemains refondateurs, articulés à une appréhension lucide du présent. Au fond, Machiavel aborde la modernité par le passéisme. C'est un idéaliste que l'expérience a transformé en hyperréaliste volontiers cynique.

Car l'homme, qui se pose en conseiller du prince, a commencé républicain. Il a servi, à un poste éminent, après la première révolution qui avait renversé le pouvoir des Médicis, la République florentine. Responsable de la défense et de la politique étrangère, il remplaça l'habituelle petite armée de mercenaires par une milice, embryon d'une armée nationale, dont il contrôla lui-même le recrutement, ce qui lui permit de reconquérir la ville de Pise. C'est lui, également, qui avait négocié, à Paris, l'alliance française, ou prit langue avec César Borgia dans lequel il voyait l'artisan possible d'une unité italienne qu'il appelait de ses vœux (cela aussi revenait à anticiper un devenir au nom d'un lointain passé).

Chargé des affaires extérieures, l'auteur du *Prince* avait pris la mesure des petits despotes locaux, dont le sens de l'État se réduisait au service de leurs égoïsmes antagonistes et de leurs ambitions personnelles ; s'était cabré devant le spectacle affligeant des désastres engendrés par la parcellisation féodale ; avait perdu ses illusions sur la nature humaine, intériorisé une conception foncièrement pessimiste de l'Histoire, constaté l'inéluctabilité de cet enchaînement fatal qui faisait que, presque mécaniquement, la monarchie virait au despotisme, comme l'aristocratie à l'oligarchie, que les excès du despotisme et les outrances oligarchiques suscitaient des réactions qui débouchaient sur l'instauration d'une démocratie, laquelle finissait par virer à l'anarchie, ce qui provoquait un retour au despotisme.

C'est effectivement ce processus, étudié chez les auteurs romains, vécu à Florence, qui caractérisera l'évolution de la première révolution anglaise (de Charles I^{er} à Cromwell, de Cromwell à Monck et à la Restauration), puis de la Révolution française (du despotisme monarchique à la démocratie consti-

tutionnelle, de la démocratie devenue radicalement instable à la dictature de Bonaparte, puis à la Restauration).

Déjà, dans ses rapports de missions diplomatiques, Machiavel égrenait des conseils qui constituent autant d'esquisses de ce qu'il théorisa au fil de sa maturation : ne jamais suivre une voie moyenne (François Hollande n'aurait pas eu ses faveurs), subordonner l'amitié à la force, et le respect des traités à la maîtrise des circonstances (Netanyahou, en ce sens, fut un disciple, Poutine aussi), rechercher toujours à préserver un équilibre entre État, prince, peuple et aristocratie (la France de 1790 à l'heure de la fête de la Fédération), afin qu'aucune de ces puissances ne déborde excessivement sur les autres.

En 1512, après que les Français eurent évacué le Milanais, les Espagnols s'emparèrent de Florence et restaurèrent les Médicis. Machiavel fut alors chassé du gouvernement, impliqué dans une conspiration, jeté en prison, quelque peu malmené sinon torturé, puis condamné à l'exil. C'est là, isolé au milieu d'une population paysanne, assez dépourvu (il mourra d'ailleurs pauvre), qu'il se replonge dans les auteurs anciens, les confronte aux réflexions que lui inspire sa propre expérience. Obsédé par la nécessité et la difficulté de dompter politiquement un réel indomptable, il rédige *Le Prince*, que, dans l'espoir de rentrer en grâce, il dédiera à Laurent de Médicis. Il n'héritera, en fait, que de miettes, mais, en 1517, à la suite d'une nouvelle insurrection, les Médicis sont de nouveau chassés, la république est restaurée et Machiavel passe, alors, pour un traître. Ce qui hâtera sans doute sa mort.

Il faudra attendre trois cent cinquante ans environ avant qu'une Italie réunifiée et souveraine, devenue monarchie démocratique et constitutionnelle, réponde vaguement à ses vœux. Mais aussi pour que – qu'ils l'aient lu ou non – une nouvelle catégorie de « princes » offrent aux mânes de Machiavel l'exemple traumatisant de ce sur quoi, de Rome à Moscou en passant par Berlin, pouvaient déboucher des principes machiavéliens poussés à leur paroxysme (c'est-à-dire articulant le froid et implacable volontarisme des finalités totalitaires au froid et implacable cynisme des moyens utilisés), devenus en conséquence machiavéliques.

Deux faces : d'un côté, le Machiavel « qu'on a vu ouvrir, en son siècle et pour l'avenir, des écoles de tyrans », comme se lamentait, cinquante ans après la mort du conseiller des princes, l'humaniste et éditeur français Henri Estienne, ce Machiavel dont Descartes déplorait l'immoralité et le cynisme ; et, de l'autre, celui dont Diderot, diaboliquement clairvoyant, écrivait : « Il saisit, par une supériorité de génie, le vrai principe de la constitution des États, en démêla les ressorts avec finesse, expliqua les causes de leurs révolutions ; en un mot, [...] sonda toutes les profondeurs de la politique. » Celui, encore, dont Rousseau relevait qu'il dut « déguiser son amour de la liberté », ou celui,

comme le suggérait étrangement Victor Hugo, qui « cherchait à accroître l'écrasement pour révolter l'opprimé et pousser les masses à bout ».

Toute la difficulté d'évaluer Machiavel est là : les moyens qu'il préconisait ne correspondaient sans doute pas aux fins dont il rêvait.

MACHIAVÉLISME

A priori désigne une façon d'arriver à ses fins sans lésiner sur les moyens. « Il est nécessaire au souverain, écrivait l'auteur du *Prince*, qu'il apprenne à pouvoir n'être pas bon s'il veut éviter sa perte. » Tout cardinal qu'il fut, Richelieu en prit de la graine. Et Talleyrand aussi, qui avait été évêque.

Mais le concept a pris de plus en plus le sens, au-delà d'un cynisme absolu et calculé, d'un jeu de billard à trois bandes.

Ainsi, en 1791, sous l'influence de Marie-Antoinette, Louis XVI fit-il financer en sous-main les groupes révolutionnaires les plus radicaux en espérant que l'anarchie qu'ils ne manqueraient pas de provoquer entraînerait un retournement de l'opinion en faveur de la monarchie. Pour la même raison, la police protégea longtemps Auguste Blanqui et, à la fin du XIX^e siècle, subventionna secrètement (elle-même l'ignorait) le journal anarchisant de Louise Michel.

Le contraire fut tout aussi fréquent : l'extrême gauche faisant le calcul que l'arrivée au pouvoir de la droite la plus réactionnaire, voire fascisante, provoquerait des réactions populaires dont elle serait la principale profiteuse (implacable à l'égard des socialistes, Mélenchon n'a pas hésité à faire l'éloge de Wauquiez).

Le pacte de non-agression Staline-Hitler et le partage de la Pologne furent, à cet égard, un monument de double machiavélisme. Archétype du petit machiavélisme ordinaire : la façon dont le président Sarkozy cautionna la mainmise russe sur les provinces sécessionnistes géorgiennes, en échange de quoi les Russes lui délivrèrent un brevet de grand leader européen qui avait su rétablir la paix.

Mais la palme revient, sans doute, à Vladimir Poutine, qui a considéré que la façon la plus intelligente d'affaiblir les États-Unis était de contribuer, de manière occulte, à faire élire à leur tête un instable intellectuellement déstructuré.

Quitte à s'en mordre les doigts. Comme Louis XVI s'est mordu les doigts d'avoir contribué à l'arrivée au pouvoir des Montagnards (ne serait-ce qu'en déclarant une guerre qu'il désirait perdre), ou comme certains gauchistes latino-américains se sont mordu les doigts d'avoir indirectement contribué à des prises de pouvoir par l'armée.

MACHIN

Il y eut un Machin (c'était vraiment son nom) qui fut arrêté et condamné pour un crime (l'assassinat d'un SDF) mais finalement innocenté et libéré.

Après quoi il commit toutes sortes de délits. Comme s'il considérait que l'expression « Machin a été innocenté » avait été trop vague pour lui permettre de retrouver son honneur.

MACHINALEMENT

Sous la présidence libérale de Macron, la droite d'opposition condamna tout ce qu'elle avait précédemment préconisé. Comment ? Machinalement !

MACHINATION

Action planifiée menée par l'adversaire. S'il s'agit d'alliés ou d'amis on parlera « d'habileté tactique ».

MACHINE INFERNALE

Engin utilisé, en 1800, pour tenter d'assassiner le Premier consul Bonaparte tandis qu'il se rendait à l'Opéra. La machine infernale explosa trop tard, mais fit des victimes dans la foule. Ce sont les ultra-royalistes, liés au chouan Cadoudal, qui avaient minutieusement monté l'attentat. Mais Bonaparte en profita pour frapper des républicains jacobins, en déporta cent trente et en fit fusiller trois, naturellement innocents, dont un artiste de talent.

Il est remarquable que le seul forfait, parmi des centaines sinon des millions d'autres, que l'on reproche généralement à Napoléon, soit l'exécution du duc d'Enghien, innocent bien qu'il travaillât effectivement à la restauration monarchique, alors que cet assassinat gratuit de républicains a tout simplement été occulté. Donc excusé.

Un des auteurs de la tuerie, dont fut, entre autres, victime une fillette, eut tellement de remords qu'il entra dans les ordres.

MACHINE-OUTIL

La France n'en fabrique plus. Elle a abandonné le marché à l'Allemagne et à l'Italie. Certains mirent en garde, mais c'étaient d'affreux « nationalistes » ou, pire, des « communistes » : on ringardisa donc leur slogan « Fabriquons français ! »

Sur le front des fromages, en revanche, on a tenu bon. Sur celui du déficit du commerce extérieur, aussi. Ouf !